NUMERO 40. OCTOBRE-DECEMBRE 1953

Le Cempuisien

Bulletin de l'Association des Anciens Elèves
de l'Institution Départementale Gabriel Prévost

PARAISSANT TRIMESTRIELLEMENT

SIEGE SOCIAL : 6, rue de Louvois, Paris-2e
Compte chèques postaux : 1844-02 Paris

PRÉSIDENT :
M. MARANDE, 68, rue Championnet (18e)

Les réunions mensuelles sont momentanément suspendues. Elles seront remplacées par des réunions pour lesquelles une circulaire sera envoyée.

Mlle Beaujard, Assistante sociale, 57, Bd Sébastopol, reçoit lundi, mercredi et vendredi, de 9 h. à midi; et mardi, de 14 h. à 18 h., dans la **Grande Salle sur demande.** Tél. : Cent. 88-25

LE DÉJEUNER D'ACCUEIL 1953

Notre gérante me dit en riant :

« Puisque nous te voyons rarement, tu auras un pensum, c'est toi qui écriras le compte rendu de notre déjeuner d'accueil aux jeunes sortants. »

Mais non, chère Henriette, ce n'est pas une punition que tu m'as infligée : c'est la possibilité de revivre en pensée cette agréable et amicale journée. Et mon cœur y trouve une joie nouvelle.

Donc, à la réception de la circulaire annonçant ce déjeuner, deux vieilles amies de l'O. P., Suzanne et Solange, s'étaient, de leurs lointaines banlieues, donné rendez-vous au centre de Paris. C'est ainsi que le froid au bout du nez et le soleil à l'âme, nous nous sommes retrouvées au Châtelet pour nous rendre au restaurant Gaudoin, boulevard de Sébastopol, dans un cadre à la fois moderne et discret.

Bien qu'ils fussent devant nous, j'avais déjà un peu quitté fils et mari, ces deux Cempuisiens d'adoption. Nous étions, Suzanne et moi, très occupées des mille choses, bien sûr « très importantes », de l'activité féminine (les guillemets sont de mon mari).

Bientôt, sur le boulevard, un bouquet de visages connus nous fit comprendre que nous étions arrivés. Pas d'erreur possible : ça sentait bon la cuisine et la fraternité, ces deux mamelles du bien-être. Tant pis si cela n'est pas classé dans les plaisirs nobles.

Le fond tranquille de la salle (il ne le fut pas longtemps !) était réservé à l'Association. Avant d'y arriver, nous fûmes happés par la foule joyeuse des amis, par le « Jean-Louis-cousin » et ses auteurs, et nous pûmes apprécier la vivacité réconfortante des bonjours de mains et de becs.

Afin d'être sûrs de ne rien oublier, il n'est pas certain que nous n'ayions pas répété les mêmes choses ou congratulé trois fois nos « copes ».

Folie douce des esprits contents...

Je ne suis pourtant pas persuadée que nous n'ayions un peu oublié, dans nos débordements de séries de souvenirs, ceux qui étaient les vedettes de la journée, nos gentils petits et petites camarades. Eux n'ont encore qu'une série de souvenirs, alors... ça passe sans vacarme; et puis ils ont la discipline d'une des extrémités de la vie... et ils laissent crier les « sages » qui semblent connaitre tant de choses.

Nous ne vous ignorons point, chers visages à la fois confiants, souriants et inquiets : de Cempuis au monde d'après Cempuis, nous avons ressenti, nous aussi, le petit pincement de l'angoissante liberté du travail et du pain.

C'est pour cela qu'il fait bon garder l'esprit cempuisien et rester proches les uns des autres.

Comme nous étions également là un peu pour déjeuner, une invite nous fit très vite et presque calmement gagner nos places. Et nous pûmes regarder.

A la table d'honneur, aux côtés de M. le Directeur de l'I.D.G.P., et de Mme, nos dirigeants du Comité, toujours sur le long chemin du devoir, Mme et M. Marande, Mme et M. Young, Henriette Tacnet, Chaussard, présidaient ce repas de famille très nombreuse. Je ne puis nommer tous les présents qui tous avaient un clair sourire.

Nous avions formé des petits clans de bavardage et nous jacassions sans cérémonie comme le font les hommes en liberté.

Quelle allégresse de voir réunis : anciens maitres, camarades jeunes et vieux. Il me semble qu'hier encore j'étudiais avec mon professeur de français, l'actuel directeur de notre chère maison; je suis heureuse de faire partie de sa première promotion d'élèves.

Combien en a-t-il éduqués depuis !

Je garde intact le souvenir aimable du couple charmant que présentait à nos yeux l'arrivée de Mme et M. Contini (n'est-ce pas, Suzanne ?).

« Ils sont « cauvins », disait « Bédon ».

Cela me rajeunit de les retrouver sembla-

bles à eux-mêmes, et me fait oublier un peu combien je suis sensible à l'éloignement de mes années scolaires.

A une table, parmi ses élèves d'autrefois, M. Videau, notre ancien maître fidèle, lui, aux réunions cempuisiennes. Il est et restera, dans notre souvenir, le surveillant au grand cœur, plein de compréhension pour les gosses turbulents prenant un menu plaisir à le faire enrager.

Que de visages amis estompés mais non pas oubliés. Je revois, Andrée, tes longues tresses brunes; et, Lucienne, ton visage poupin que tu as gentiment conservé. Toi, Henriette, tu es restée l'aimable et enjouée « grande fille » que nous admirions et qui nous paraissait inaccessible.

Tout ça se niche dans le cœur et n'en part plus.

Nous avions fait bon accueil au repas, notre appétit et notre goût étaient satisfaits. Nos langues libérées manifestant à nouveau, notre président nous demanda le silence relatif qu'il savait pouvoir obtenir de nous. Il nous fit part du regret de MM. Canioni, Roger et Urban, retenus ailleurs, puis il nous exposa quelques détails sur la bonne marche de notre Association et le placement de nos jeunes camarades. Il les salua en notre nom, comme il salua le groupe de très anciens camarades ayant quitté l'O.P. depuis plus de soixante années.

Puis il donna la parole à M. le Directeur qui nous mit au courant des récents événements de notre grande maison, des difficultés rencontrées par le Corps enseignant et lui-même en raison du manque de maîtres d'internat, ce qui ne facilite pas la tâche délicate et difficile des éducateurs.

Au café, avec l'arrivée d'autres camarades, les échanges de souvenirs reprirent de plus belle. C'était l'heure débridée à laquelle les demi-Cempuisiens que sont les conjoints des anciens élèves, ne peuvent qu'enregistrer avec le sourire cette rétrospective où les images ont de la peine à loger dans le verbe et dans le temps.

Pendant ce caquetage éperdu, Chaussard rassemblait un groupe de jeunes filles, jeunes femmes, jeunes hommes dont certains sont papas, et la Chorale, sous la direction de ce vieux copain, nous fit entendre quelques chansons anciennes et morceaux choisis. Les voix claires et justes charmèrent nos oreilles comme celles de certains convives d'un banquet voisin qui se déclarèrent agréablement surpris par la qualité de cette chorale.

Cela ne fut pas sans nous combler d'aise, nous, les muets provisoires, tout éclaboussés de cet éloge mérité. Sans vaine flagornerie, cher René, nous avons réellement apprécié l'heureux résultat du travail et de l'application fournis par tout ton ensemble chantant. Bravo !

Toute médaille ayant son revers, ce grand Marcel s'était placé juste devant moi. Si je pouvais entendre, je ne pouvais guère voir et je dus le brutaliser un peu pour qu'il tente de se réduire au modèle « midinette de bataille ».

On n'a pas idée d'être aussi vaste : C'est un empire !

La fin de cette audition donna le signal d'un brouhaha indescriptible, à croire qu'on n'avait encore rien entendu. L'heure de la grande « récré », quoi. De nouveaux camarades arrivaient toujours; il fallait agrandir les murs... de verdure qui nous séparaient du reste de la salle.

Encore et toujours des cris de reconnaissance auxquels se mêlaient, maintenant, des cris de ralliement.

Cempuis submergeait tout.

On fit donner la musique après avoir assemblé tables et chaises et aménagé une piste. Refoulés presque jusqu'à la cuisine, mon fils et mon mari, que je croyais prisonniers, roulaient des yeux terribles. Le hasard, un des dieux de la bagarre, me fit les délivrer et tout rentra dans l'ordre (familial).

Et la musique de danse, si chère aux jeunes qui n'osent pas, rappela aux moins jeunes que, s'ils ont de l'appétit et des souvenirs, ils ont aussi comme « leurs ancêtres, les Gaulois », de l'audace et du jarret.

Jusqu'à dix-neuf heures, les couples tournoyèrent sans chichis, et sans pour cela arrêter les évocations d'un passé qui semble devenir plus cher à mesure qu'on devient coriace. Ces distractions provoquaient maints tamponnements, en toute fraternité amusée.

Ajoutant à la note gaie de cette réunion, il y avait beaucoup de bambins de notre grande famille. Nous nous amusions à retrouver sur ces frimousses mignonnes, les traits de nos camarades enfants; c'était, pour nous, plus sentimental que difficile mais nous continuions à faire joujou. Nous galopions en compagnie de nos enfances, sans souci de l'heure qui, elle, ne nous oublie pas.

Et l'heure de la clôture arriva.

Des camarades, comme moi-même, avaient déjà demandé leur vestiaire. On mettait les manteaux puis on les retirait, appelés par une valse ou un cavalier arrivé sur le tard, bien que fidèle aux idées et aux traditions de l'Association. Mais, la dernière danse ayant été allègrement jouée par ce bon orchestre, et suivie par la cohorte en fête, il fallut bien rejoindre fils... et mari, et quitter pour un temps notre fraternel petit univers cempuisien dans lequel il ne saurait y avoir d'égoïstes ou de jaloux.

De la noble et blanche majesté des très anciens aux jeunes têtes, encore étonnées, des sortants, tous ces visages continuent en nous, en nos sentiments les plus affectueux, le bal sans fin des souvenirs de notre chère école.

Au revoir, tous ! Notre fraternité ne peut point finir. « Les Piquepaille. »

Le discours

Monsieur le Directeur,

Mes chers amis,

Combien nous vous remercions, Monsieur le Directeur, et vous également, Mme Contini, d'avoir fait spécialement le déplacement de Cempuis pour assister à ce déjeuner d'accueil

des jeunes Cempuisiens et à notre fête intime et familiale.

Nos remerciements s'adressent également à cette poignée de sociétaires qui répondent « présent » à presque tous nos rendez-vous et parmi lesquels nous en apercevons qui ont quitté le petit village picard depuis plus de 60 ans. Quelle satisfaction pour nous et quel exemple donnent-ils à nos jeunes camarades qui viennent de quitter l'Institution et dont 11 seulement assistent à ce déjeuner sur 17 sortants.

D'autre part, notre président d'honneur, Urban, et nos membres d'honneur, MM. Canioni et Roger, m'ont chargé, chacun par un petit mot charmant, de présenter leurs excuses de ne pouvoir être parmi nous à ce rendez-vous d'aujourd'hui. Il en est de même de Mlle Beaujard, assistante sociale, qui se trouve en province et regrette profondément ce contre-temps.

C'est, tous les ans, à la même époque, approximativement, que nous organisons ce déjeuner pour y recevoir nos jeunes camarades sortis de l'Institution au cours de l'année.

C'est la première manifestation au cours de laquelle ils ont, depuis leur entrée dans la vie parisienne, l'occasion de se retrouver vraiment dans le milieu cempuisien.

Ce milieu, — je m'adresse à nos jeunes sortants, — peut-être vous le représentez-vous d'après les fêtes de la Pentecôte où la Maison est en fête, où toutes les physionomies expriment la joie, la gaîté et le plaisir de vivre. C'est, en effet, une image de notre Association, de cette Association qui s'apprête à vous accueillir à bras ouverts, mais, ce n'est pas la seule et, en rejoignant cette grande famille, vous devez moralement prendre la décision de vous plier à son règlement — ô combien peu rigide — et aux décisions prises en vue de la bonne marche de toute organisation.

La tâche première de cette Amicale qui fonctionne depuis mars 1887, c'est-à-dire plus de 66 ans, est de continuer l'œuvre créée par Gabriel Prevost, notre bienfaiteur, continuée et largement développée par le département de la Seine : d'aider et de guider dans la vie les élèves sortant de l'Institution. Et alors, dans ce but, mes chers amis, il est naturel, il est nécessaire même, de se grouper et de rechercher ensemble la meilleure manière d'y arriver.

Nos prédécesseurs nous ont montré le chemin; le petit groupement du début a grandi d'année en année pour devenir l'Association actuelle. Nous faisons, comme nos aînés l'ont fait — suivant l'état des finances du moment — l'impossible pour soulager toutes les détresses qui nous sont signalées et il nous arrive, parfois, d'aider des anciens Cempuisiens qui ignorent ou font semblant d'ignorer notre Association qui devrait être connue, soutenue pécuniairement et fréquentée par tous, non pas seulement dans un moment de gêne ou de découragement, mais également lorsque les années sont bonnes et prospères de façon à apporter à la collectivité des réserves pour les mauvaises années.

« Les peuples heureux n'ont pas d'histoire », dit-on. Il faut croire que ce dicton est vrai pour les sortants de l'année et, si nous nous réjouissons de l'absence de demandes et de renseignements à fournir au sujet de leur placement, nous supposons, avec raison, que tous se sont placés en dehors de l'aide de leurs aînés.

Sur 17 sortants (16 garçons et 1 fille) il était assez difficile, avant ces jours derniers, de savoir ce qu'ils étaient devenus.

Un sociétaire nous a demandé, en septembre, si nous connaissions un jeune mécanicien ayant son C.A.P.; au hasard, nous lui avons donné une adresse et le jeune camarade en question a dû travailler immédiatement; je suppose qu'il est encore dans cette place actuellement.

Autre cas. En octobre, Monsieur le Directeur ayant reçu une lettre d'un garage Citroën qui demandait un jeune employé de bureau m'a vivement alerté en me recommandant un sortant ayant son C.A.P. Une visite à ce jeune camarade, une lettre au demandeur et une démarche de l'intéressé et celui-ci me faisait savoir, lors d'une visite, qu'il commençait dans son nouvel emploi au début de novembre.

Voici donc deux cas tout à fait différents et il serait souhaitable que tous les ans, entre juillet et septembre notamment, de nombreuses demandes similaires soient transmises aux dirigeants de l'Association pour que les sortants n'aient pas à souffrir du chômage dès leur sortie de l'Institution. Nous demandons donc à tous les sociétaires d'y réfléchir et de préparer le terrain pour la prochaine promotion; d'autant plus que nous savons à l'avance, en accord avec l'Institution et notre service social, et à deux ou trois unités près, quel est l'effectif sortant.

Il y a un autre cas, actuellement beaucoup plus délicat, pour lequel le service social a été alerté et dont nous pouvons et devons espérer une solution proche.

Je m'excuse, mes chers amis, d'avoir, en ce jour de fête, abusé de vos précieuses minutes pour vous entretenir de nos jeunes camarades qui sont entrés nouvellement dans la vie parisienne et à qui nous devons penser; mais cela se trouve dans mes attributions de président de l'Association. Cependant, je tiens à vous apprendre que ce poste, il va me falloir l'abandonner très prochainement.

J'arrive, hélas ! à un âge où l'on aspire à un peu de repos et, si je n'ai pas occupé le poste de président pendant une période aussi longue que mon prédécesseur et ami Urban, il n'en est pas moins vrai que j'appartiens au Comité de l'Association depuis septembre 1907 (soit une période de 46 ans d'activité à cette association).

J'abandonne de bons camarades du Comité, mais je suis persuadé qu'ils comprendront ma décision et qu'il s'en trouvera un parmi eux qui prendra ce poste et dirigera notre Association vers une prospérité que je souhaite

et pour laquelle j'adresse mes vœux les plus sincères. M. MARANDE.

Et la Chorale

Ça s'est passé un dimanche, tout près de l'eau... Ce dimanche 15 novembre nous avons eu le plaisir, Lui et moi, de nous régaler. Où ? Eh bien ! au restaurant Gaudoin. Quand ? Après le banquet, voyons !... Frédo va dire : « Moi, c'est pendant le banquet que je me régale, après, j'y pense, c'est tout ». On ne sera jamais d'accord vois-tu, Frédo, à ce sujet. Evidemment il y a régal gastronomique et régal musical, c'est du dernier dont je vais parler. Ça y est ? c'est vu ? Bon !...

Savez-vous que la Société possède une chorale grâce à René Chaussard, une chorale qui marche; mieux, elle chante. Lui, dont je parle plus haut, me disait : « Il y a de quoi faire un gros boum avec cette chorale. René obtient des résultats, c'est un gars bien ».

Avez-vous bien écouté ce groupe, mais ce qui s'appelle bien, afin de le comparer et de le classer selon son audition ?

Mon vieux René, c'était bien. Je me demande comment tu peux faire pour obtenir de tels résultats avec des anciens de l'O.P. Je veux bien que des éléments des Finances prêtent leur concours (Voilà des gens que vous pouvez remercier et saluer chapeau bas, Mesdames, Messieurs les anciens). Cela est quand même un tour de force, n'est-ce pas ? Voyez plutôt...

Il y a 25 ans il existait une chorale des anciens. Elle est morte ! ! !...

Il y a 20 ans il existait une fanfare des anciens. Elle est morte ! ! !...

Il y a 3 ans que vit la chorale des anciens. Elle tient. Par l'effort collectif et suivi, le goût musical, d'où bon résultat.

Conclusion : Bravo les choristes et leur chef.

J'ai écouté tous les chœurs et surtout le « Couvre-feu » parce que j'avais entendu les élèves de l'O.P. le chanter à Versailles. Les enfants avaient eu un premier prix. Eh bien, je donne la même récompense à la Chorale des anciens.

Je vous dirai franchement que je suis venu écouter ces chanteurs avec l'esprit critique et malgré cette position (excuse-moi René) je n'ai pas trouvé de quoi « sabrer ». Les nuances sont faites, les paroles audibles, chacune des voix se fait entendre quand il faut, la mélodie est juste, aucune partie ne rentre en « bouzillant tout », comme disait M. Roger. C'est net, sobre, ça coule sans heurt, c'est juste et sans bavure, un vrai régal. Que c'était bon !

La Chorale a une tenue et une valeur musicales qui font honneur à tous les exécutants. Quelle belle réussite !

Tu te souviens, René, lorsque tu me disais : « C'est du travail que de faire chanter les gars de l'O.P. : Il faut les remettre « dans le bain », ils ne se souviennent pas de toutes les leçons de solfège et puis ils prononcent comme ils parlent, ils ne savent pas respirer, etc... ». Eh bien, maintenant, ils sont au point. Es-tu content ? Je n'en suis pas sûr, tu veux faire mieux, n'est-ce pas ? Comme tu as raison.

Vous êtes-vous posé la question : Comment peut-on arriver à monter un groupe musical ? Certainement pas. Je suis un peu au courant des sociétés musicales et je réponds à cette question afin de faire ressortir le mérite de tous les participants qui vous ont fait passer un si bon moment. Voilà : après le choix d'un chœur qui plaît au chef et qui, en général, doit plaire au public (le goût du public n'est pas toujours celui du chef et je me solidarise avec le chef, donc avec le musicien); les répétitions commencent : ça va bien ou pas..., il faut, à ce moment, arranger les partitions, recopier ou refaire un arrangement, harmoniser en rapport avec les éléments dont on dispose, apprendre par cœur les quatre parties refondues. Ceci fait, les répétitions continuent et j'entends très bien des choristes dire : « Ce n'était pas comme cela à la dernière répétition ». René d'expliquer, et ça repart jusqu'à la veille du concert. Et le jour venu, le chef, donnant l'exemple d'un calme qu'il ne possède peut-être qu'en apparence, sait mettre chacun en confiance.

Voyez-vous, ce sont tous ces efforts, ces heures de transcription, de copie, de veillée et de soucis qui apportent trois ou quatre chœurs bien au point. Ne croyez-vous pas qu'ils ont du mérite tous ces chanteurs bénévoles. Mais si ! Avouez-le humblement, vous les enviez et vous ne voulez pas vous donner la peine d'essayer soit de chanter soit de faire de la musique. « Je n'ai pas le temps ». vieux refrains !... On le prend ce temps quand on aime la musique. Tout le monde, par nature, aime la musique. Alors !...

Pour tous ces dévoués de la musique battons un ban. 1-2-3-4-5 (3). 1-2-3.

Merci pour eux. A. FOUQUE.

RÉFLEXIONS et SOUVENIRS sur CEMPUIS (XXIII)

L'Education intégrale (1903-1905)

Il s'agit de la publication périodique, dont les 14e et 15e années (1895-1896) constituent la première série parisienne, présentée dans le XXe de ces articles (janvier-mars 1953, qui devait avoir le sous-titre « 1895, du côté de P. Robin »). Son adresse mentionnée seulement sur la couverture, était celle de P. Robin, 288, rue des Pyrénées, Paris XXe. C'est à tort que la couverture n'a pas été reliée avec le texte, car elle contenait des avis et communications intéressants.

Depuis la publication en 1900 du *Cempuis* de G. Giroud, P. Robin projetait de reprendre celle de l'*Education intégrale*. En 1903 (sans autre précision de date) parut le « numéro programme » d'une « nouvelle série », men-

tionnant le fondateur : Paul Robin; le secrétaire : C. Papillon; l'adresse : 5, passage du Surmelin, Paris XX° (celle de P. Robin).

Le *Bulletin de l'Amicale*, n° 27, août-septembre 1903, annonçait ce numéro programme, et aussi un de l'*Eugrafie* pour la propagation de la sténographie Aimé Paris, mentionnant que plusieurs camarades Cempuisiens y collaboraient.

J'attendais alors mon prochain départ pour trois ans de service militaire. P. Robin me chargea pour l'*Education intégrale*, 7° série (et 2° série parisienne), n° 1 du 15 octobre 1903, de la traduction d'un article en anglais sur la « Ruskin School-Home » (qui fut laborieuse) et du compte rendu de « l'histoire de la France et de l'Europe » (l'Enseignement pacifique par l'histoire), par Gustave Hervé. G. Giroud (sous le pseudonyme de G. Hardy) publia « Laïcité et neutralité dans l'Enseignement primaire ».

Dans le n° 2 du 15 novembre 1903, un article signé G. H. protestait contre l'obligation pour les élèves de croiser les bras pendant les leçons.

P. Robin concluait un article sur « Les Sciences ». « Faisons que partout les notions vraies, l'esprit scientifique se répandent; contribuons par nos efforts à faire évaporer les erreurs, les préjugés, les faux raisonnements; nous travaillerons ainsi, de la manière la plus efficace, à rapprocher l'humanité de l'idéal du bonheur ».

Dans le n° 3 du 15 décembre, une « causerie amicale » non signée annonce les résultats obtenus, assez bons, et demande un effort de propagande, « Engins d'éducation intégrale » expose le projet de développer la fabrication et la vente de ces engins « dont ce qui restait à Cempuis a été donné, grâce à la bienveillante recommandation du Président de la Commission administrative ». Un article de P. Robin sur les « Langues systématiques » (auxiliaires, internationales ou universelles, auxquelles il s'était toujours intéressé) prélude à d'autres très étudiés. C. Papillon, le secrétaire, se consacrera plus tard à la propagande de l'*Espéranto*, puis de l'*Ido*, son dérivé. Le premier a toujours de nombreux adeptes dans le monde; le second, qui l'améliorait, a eu son extension arrêtée par la guerre 1914-18 et parait oublié.

Le n° 4, du 15 janvier 1904, mentionne un nouveau secrétaire : Henri Carène (pseudonyme de notre camarade Henri Hennecart) qui y signe de son nom un article « Les instituteurs et les cantines » et H. H. « Un Orphelinat rationaliste » en cours de réalisation sur le modèle de l'O.P. Un article signé E. C. « Douleur d'enfant » est peut-être de Emma Collier, Cempuisienne. Les articles anonymes sont sans doute de P. Robin : « L'Enseignement moral »; « Croire » (n'est rien, savoir seul a un sens); « Air empoisonné » (pour le tabac); « Fausse nouvelle » (salon public où l'on trouvera de quoi écrire, quelques journaux, des ouvrages de référence, des boissons hygiéniques : café, thé, cacao; des aliments : pâtisseries, farineux, gruaux, riz, etc., on n'y fume pas). C'était ses thèmes permanents. « Ecoles sans religion » signé P. R. dit que la première exista en 1867-1870, fondée par M. et Mme Ch. Delon, rue de Reuilly. L'O.P. (1880-1894) fit des petits; en 1891, l'Orphelinat rationaliste de Bruxelles « à l'instar de Cempuis », vers 1900 à Barcelone la « Escuela moderna » de F. Ferrer; puis, en Angleterre « Ruskin School-Home » de Harry Lowerison.

Hennecart publia encore les numéros 5 du 15 février et 6 du 15 avril 1904. Mais ce dernier annonçait par un avis « à nos lecteurs »... « Dorénavant, l'*Education intégrale* qui, tout en conservant ses anciens collaborateurs, s'en adjoint de nouveaux, sera l'organe de la *Ligue pour la défense de l'enfant*. »

Le n° 7, du 15 mai 1904, parut avec l'adresse du nouveau secrétaire : André Girard, 1, rue Chaintron, Grand Montrouge (Seine), qui le continue jusqu'au n° 12 du 15 décembre 1904. Les deux derniers numéros contiennent un article « Pour une langue internationale » et un compte rendu « Histoire de la langue universelle » signés V. Leleu, qui était employé à l'O.P. en 1894 et témoigna devant la Commission d'enquête, en tant qu'accusé d'être un « anarchiste ».

En janvier 1905, l'*Education intégrale* ne parut que sous la forme d'un « feuillet intérimaire n° 1 » (recto et verso) signé Paul Robin; imprimeur-gérant, André Girard, au Grand Montrouge (Seine), expliquant :

« La reprise (...) a été faite dans des conditions déplorables (...). Les bailleurs de fonds, des pauvres, ne peuvent pas continuer à faire vivre artificiellement un journal dont les lecteurs ne paient pas le tiers. Il faut céder à la fatalité, cesser ou au moins suspendre, interrompre ». Il restait pourtant optimiste.

« Nous avons l'espérance basée sur des *faits réels* qu'il sera possible de tenter un nouvel effort indépendant. En attendant, nous resterons en rapport avec tous ceux qui nous ont montré ou de qui nous espérons de la sympathie, en publiant un plus ou moins grand feuillet trimestriel autographié ou imprimé suivant nos moyens et l'aide qu'on nous donnera. Nous entretiendrons le lecteur de nos désirs de renaissance durable, de nos jeux dont la fabrication a été interrompue par nos pertes financières et autres préoccupations et à l'achèvement desquels nous donnerons toute notre énergie et nos ressources. »

« Déjà plusieurs de ces jeux sont finis, et il ne leur manque que d'être réunis en un lieu où on puisse les voir et les acheter, ou au moins les commander (...). Ainsi nous avons fait pour une autre publication, *Régénération*, et nous sommes arrivés à la voir prospère (...). »

Il s'agissait de l'organe mensuelle de la Ligue de la Régénération humaine, pour la propagande malthusienne, qui avait un public beaucoup plus nombreux et varié et surtout plus personnellement intéressé, ce qui faisait sa publication rentable. Le succès final de *Régénération* suscita des dissidences et des

imitations, alors que l'*Education intégrale* n'a pu paraître normalement qu'à l'O.P. et jusqu'en 1894, donc dans des conditions exceptionnelles. L'idéalisme utopique de P. Robin l'empêchait d'admettre cette évidence et le conduisait à attribuer les échecs successifs à une insuffisance de ses collaborateurs malgré leurs efforts et leur désintéressement. Sa famille, sauf Fritz Robin et surtout Gabriel Giroud, le disciple, la considérait sans sympathie. Claude Robin se souvenait peu de Cempuis qu'il avait quitté tout jeune. Maintenant grand-père, il connait et admire surtout l'œuvre néo-malthusienne de son père.

Cempuis vu de Lorraine

De novembre 1903 à septembre 1906 je faisais mon service militaire à Verdun, dans l'arme du génie, que j'avais demandé sur le conseil d'Houreux qui y avait servi. Il m'avait dit que j'aurais plus de chances que dans les autres armes d'échapper à la fastidieuse vie ordinaire de la caserne. Un heureux concours de circonstances me fit en effet affecter, à la fin du peloton des élèves caporaux, comme secrétaire du médecin-major de 2e classe (on dit maintenant médecin-capitaine).

Ma situation était assez complexe. Sur les quatre compagnies qui composaient le 6e bataillon de génie, deux occupaient la caserne Jeanne-d'Arc avec deux compagnies d'infanterie; l'infirmerie était dans cette caserne. Les deux autres compagnies du génie étaient casernées à la citadelle. Il y avait donc deux visites médicales chaque jour et éventuellement à visiter les officiers et les sous-officiers mariés qui logeaient en ville et des petits détachements hors les remparts. On m'avait donc muni d'une carte permanente de sortie de jour et de nuit pour les besoins du service et mis au prêt franc, c'est-à-dire que je n'étais pas nourri par ma compagnie mais à la cantine ou en ville si cela me convenait mieux. Je logeais à l'infirmerie, en fait, sous la seule autorité du médecin-major, et y disposais d'un bureau tranquille. Cela me permettait d'écrire des articles pour le *Bulletin* de l'Amicale; de correspondre avec P. Robin et de propager ses idées dans mon entourage. J'avais aussi la possibilité de recevoir les camarades cempuisiens de la garnison : Bouhaben, mes première et deuxième années de service; Bardin, les deuxième et troisième et Jules Collin la troisième (ce dernier, devenu sergent au cours de la guerre 1914-1918, devait être tué pendant la bataille de Verdun). G. Foullot vint nous voir de Toul un dimanche de ma deuxième année.

En 1905 ou 1906 j'ai été voir, sur son invitation, Georges Guilhot dans sa famille, près de Nancy, et j'ai rencontré en visite M. Sluys, pédagogue belge habitué des sessions pédagogiques de l'O.P. Marie Guilhot était institutrice ou suppléante près de Nancy. Georges avait une situation similaire à l'Institut des sourds-muets d'Asnières (il devait être tué au cours de la guerre 1914-1918 alors qu'il était devenu sous-lieutenant de génie). Je me souviens que MM. Guilhot et Sluys déplorèrent que P. Robin (dont je leur apportais des nouvelles) ait donné prise à ses adversaires (en 1894) par sa propagande néo-malthusienne. Celle-ci ayant été astucieusement confondue, par les cléricaux et conservateurs, avec ses conceptions et réalisations pédagogiques, il en était résulté que beaucoup de partisans de ces dernières se sont abstenus de les défendre, alors qu'ils l'auraient fait s'il n'avait été question que d'elles. Malthus était un économiste (1766-1834) qui avait constaté que la population s'accroissait plus vite que les moyens de subsistance et qu'il fallait la proportionner à ceux-ci. Cette doctrine théorique a été partagée par beaucoup de savants économistes très officiels. Les néo-malthusiens y joignaient la pratique. Si P. Robin avait attendu l'âge de la retraite pour la faire, sa direction de l'O.P. aurait été prolongée de quelques années et son action pédagogique plus complète et efficace. C'était l'opinion de MM. Guilhot et Sluys.

L'Education intégrale et les Cempuisiens

Quand je fus libéré du service militaire en septembre 1906, rien n'avait été publié après le feuillet intérimaire n° 1 de l'*Education intégrale*, daté janvier 1905 et signé P. Robin. Dans sa correspondance et au cours de nos entretiens pendant mes permissions, ce dernier me pressait de tenter la reprise de la publication à ma libération. Les échecs successifs antérieurs me faisaient douter de la possibilité d'un succès. Mais la librairie Schleicher, ayant décliné depuis mon départ en 1903, n'avait plus besoin de moi et je ne pouvais m'abstenir de participer à un essai, limité à une durée de trois mois et avec le concours promis par un groupe de Cempuisiens. Nous fîmes donc une tentative collective, sous la forme d'un feuillet polygraphié recto et verso, en supplément au *Bulletin* de l'Amicale n° 53, d'octobre 1906 (en réalité ce numéro parut daté septembre et en retard). Autant qu'on peut en juger par l'exemplaire rogné à la reliure, il avait pour titre : *l'Education intégrale*, mon nom comme secrétaire, l'adresse (celle de P. Robin).

Le texte était : « Chers camarades. Depuis la suppression des sessions pédagogiques et la disparition de l'*Education intégrale*, il ne reste plus aucun moyen de propager le système d'éducation dont nous avons bénéficié. Tous les vœux que nous avons formulés à ce sujet, dans le *Bulletin* et ailleurs, sont restés sans sanction, ils ne pouvaient du reste en avoir.

« Las de ces manifestations platoniques, nous avons décidé d'agir par nous-mêmes, en reprenant la publication de l'*Education intégrale* avec les bons conseils de M. Robin.

« Mais, si la bonne volonté est nécessaire dans une entreprise de ce genre, elle n'est pas suffisante. Il nous faut encore et surtout une aide matérielle, chacun de vous, camarades, peut nous la donner : d'abord, en souscrivant une somme (si minime soit-elle) qui sera remboursée par son équivalent en

livres, ensuite en faisant connaître notre œuvre.

« Nous savons que notre entreprise est difficile, mais nous avons la conviction qu'elle peut réussir, si chacun joint son effort au nôtre. »

Le feuillet était signé par Jules Collin, Ch. Houreux, André Lemarchand, G. Poullot (tous disparus) et Emile Collin, Lucien Fouilliéron, René Reisser et moi.

Le catalogue du verso comprenait les collections du *Bulletin de l'O.P.* 1882-85, 1889-90, de l'*Education intégrale* 1891-92, 1893-94, 1895-96, 1903-04, l'affaire de Cempuis (l'*Education intégrale,* n°s 7, 8, 9, 10, 6e série), les *Fêtes pédagogiques* 1890-94, *Cempuis,* par Gabriel Giroud, etc... Ceux des Cempuisiens d'alors qui ne les ont pas achetés doivent le regretter, car ils sont maintenant introuvables.

Le *Bulletin* de l'Amicale continua sa propagande. Le n° 54, octobre-novembre 1906, avec « A propos de l'Education intégrale (de moi) » et « l'Education intégrale », d'André Lemarchand. Le n° 55, décembre 1906, janvier-mars 1907, avec « Vers l'Education intégrale », de Paul Robin (déjà paru dans l'*Education libertaire* en décembre 1901). Cet article est précédé d'un « Avis » signé R. R. (Reisser, le gérant du *Bulletin*) annonçant que le retard anormal de ce numéro « a été causé par un malentendu survenu entre la Direction de l'O.P. et la rédaction du *Bulletin* au sujet de trois articles refusés à l'impression ». Il s'agissait très probablement d'une intervention jugée trop chaleureuse, principalement en faveur de P. Robin et accessoirement de ses partisans. Cet incident prouve l'ardeur que mettait Reisser (et peut-être d'autres Cempuisiens inconnus) à notre entreprise de résurrection.

L'Education intégrale (série provisoire de 1906)

A part Houreux, notre doyen, les signataires de l'appel d'octobre 1906 étaient plus ou moins mes cadets et seul G. Poullot avait été mon condisciple. Houreux n'avait connu que la direction de P. Robin; moi, en plus celles de MM. Lemoine et Lalanne et les autres au moins celle de M. Aman parmi leurs successeurs. Cela confirme le « retour à Robin » des Cempuisiens que j'ai indiqué précédemment (XXIIe article, juillet-sept. 1953).

La série provisoire de 1906 consiste en un feuillet imprimé de quatre pages, directeur : P. Robin; secrétaire et imprimeur-gérant : moi-même; adresse : 5, passage du Surmelin, Paris XXe. Abonnement annuel, 2 francs (France); 2 fr. 50 (Union postale); d'essai (3 mois), 0 fr. 50 et 0 fr. 65.

Le n° 1, novembre 1906, contient des « Explications » :

1° « Notre titre » (définition d'après la brochure de P. Robin sur l'Education intégrale). « Culture harmonique de toutes les facultés : physiques, intellectuelles et affectives »;

2° « Notre programme » : « Un groupe d'anciens élèves de Cempuis vont reprendre la publication de la revue, guidés par les bons conseils de son fondateur et avec le concours de ses collaborateurs »;

3° « Nos moyens » : « Il nous faut un minimum de 2.000 abonnés, des fonds pour les frais de lancement par des souscriptions remboursées immédiatement en livres ou jeux à choisir dans notre catalogue ».

Suit un message de Paul Robin :

« Chers élèves et amis. Vous ne pouviez donner une plus grande joie à ma vieillesse, qu'en reprenant vous-mêmes la propagande des idées qui ont guidé ma vie d'éducateur. Votre enfance a profité des procédés qu'elles ont inspirés; grâce à eux, vos études ont été plus joyeuses que d'habitude, et en même temps plus efficaces. Vous voulez contribuer à ce que tous les enfants de l'univers arrivent à jouir du même avantage ! C'est ce désir qui me fit créer, il y a 24 ans, le minuscule périodique dont vous reprenez la publication. Pas plus que moi, vous n'achèverez l'œuvre, mais j'ai la ferme confiance que vous lui ferez faire un pas immense, et ce sera un grand bonheur pour votre vieux collaborateur d'y prendre encore une petite part. »

Le n° 2 (décembre 1906) précise « ce que nous voulons » d'après la définition de la brochure de P. Robin. L'*Education intégrale* (qui se vendait dix centimes) pour compléter ce qui avait paru dans les « Explications » du n° 1.

« Ce système d'éducation n'est pas seulement théorique; Paul Robin l'a appliqué avec un grand succès, à l'Orphelinat de Cempuis (1880-1894). Pour la première fois en France, on pratiquait la coéducation d'une façon systématique; nulle part ailleurs on ne l'a appliquée aussi complètement. Cempuis eut alors un renom universel. On y venait de l'étranger, comme autrefois on allait à Yverdon étudier les procédés de Pestalozzi. Un petit périodique, des publications diverses, tout un matériel pédagogique créé et fabriqué à l'Orphelinat, promettaient d'appliquer ailleurs les mêmes principes. Sous le nom de sessions pédagogiques, il s'y tenait chaque année, aux vacances, un véritable congrès pédagogique durant une semaine. (Après 1894, Cempuis cessa d'être un foyer de propagande.)

« Un groupe d'anciens élèves de Cempuis veulent reprendre cette propagande et l'intensifier. Le moment est favorable : la coéducation des sexes est à l'ordre du jour de tous les congrès pédagogiques. D'autre part, l'éclosion en divers pays, d'écoles inspirées de Cempuis : *La Ruche* et l'*Avenir social* en France, l'*Ecole libre* à Lausanne, La *Escuola moderna* de Ferrer à Barcelone, prouve que la question est de plus en plus d'actualité. » Une note en bas de la page disait que Ferrer était emprisonné et son école fermée. Il fut ensuite exécuté, septembre 1909.

La pagination du n° 2 continuait celle du n° 1. La page 7 indique :

« Le nombre des adhésions reçues nous fait craindre des retards (à paraître). Nous adressons donc un appel nouveau en demandant

à nos amis d'être actifs et de se hâter (...). S'il est infructueux, nous aurons au moins la satisfaction d'avoir fait tout notre possible pour réussir.

« Mais notre œuvre est utile, elle est réalisable (...). L'éducation joue un très grand rôle dans la société (...). Que tous ceux qui veulent contribuer à rendre la vie meilleure (se joignent) à nous »

Et voici comment cette œuvre était exposée au futur (le mode conditionnel aurait été plus justifié) :

— Paraître tous les mois sur 16 pages de texte au moins et avec de fréquents suppléments;

— Encourager les tentatives pédagogiques faites par les éducateurs des différents pays et servir de lien à leurs généreux efforts;

— S'occuper de la vie pédagogique;

— Examiner en toute liberté les publications, les livres, les actes officieux et officiels;

— Publier des notes et documents sur les œuvres post-scolaires, amicales, université populaire qui y trouveront une aide et des critiques.

Si j'ai été le rédacteur de ce programme, ce fut comme secrétaire et non spontanément. Nous, Cempuisiens, n'étions pas si ambitieux et condérions que notre aide serait matérielle, surtout de propagande, selon nos possibilités. Nos efforts et notre bonne volonté n'aboutirent pas à un résultat et n'eurent pas à être prolongés.

En fait, il ne parut plus, à ma connaissance, que deux circulaires de P. Robin polygraphiées :

Une de deux pages (recto et verso) intitulée : « *L'Education intégrale* (bibliothèque de) » sans indication de date sur mon exemplaire rogné à la reliure, annonçant l'ajournement de la reprise de la publication mensuelle puis : « Paul Robin se propose de publier, dans la mesure où sa santé et son âge le lui permettront, des brochures de 16 pages ou plus, où seront traités des points spéciaux de l'Education intégrale. Il pourra accepter, adopter et publier les travaux du même genre que lui proposeraient des disciples ou des amis » (...). (Il) « se propose de publier d'abord une étude très originale sur l'Education intégrale de l'enfant pendant la première année de sa vie, une autre sur les premiers jeux, les premières sensations, les premiers professeurs, etc. (...), une nouvelle édition de son travail paru en 1869-1872 (...) intitulé l'Enseignement intégral, depuis longtemps épuisé. Il y sera ajouté des notes historiques ».

La deuxième circulaire polygraphiée parait datée mai 1907 (autant qu'on peut la conjecturer après la rognure), elle ne comporte qu'une page (recto). « Il (Paul Robin) lui est impossible à 70 ans d'accomplir seul la tâche » (direction de l'*Education intégrale*) « il désire liquider la situation » (régler le compte des personnes qui ont payé d'avance leur abonnement, en leur envoyant des publications comptées avec remise de 50 % franco). Elle se termine : « A tous, salut, avec espérance qu'ils se retrouveront avec de nombreux amis, si des jeunes réussissent à mettre sur pied un effort semblable au nôtre ».

Cette espérance ne devait pas se réaliser. Tous ceux qui participèrent aux tentatives de Paul Robin pour publier l'*Education intégrale* à Paris (et Gabriel Giroud, son disciple très compétent en ces activités) avaient constaté que ce n'était pas une entreprise permettant d'équilibrer son budget, même avec des collaborateurs bénévoles et un secrétaire-gérant dévoué, se contentant du minimum vital.

L.-M. SCHUMACHER.

VISITE DU MUSÉE DE SAINT-GERMAIN

Le 18 octobre dernier, une vingtaine de camarades sont allés à Saint-Germain-en-Laye pour visiter le musée des Antiquités nationales sous la conduite compétente de M. Videau.

Ce musée est installé dans le château dont M. Videau nous fait l'historique très détaillé. Je me contenterai de résumer. Il apparait, au premier coup d'œil, comme une demeure de la Renaissance. Pourtant, à l'origine, c'était une forteresse moyenâgeuse dont il ne subsiste plus que le donjon. Saint Louis fait construire, à côté, une chapelle — que nous visiterons après le musée — et qui est englobée, aujourd'hui, dans les autres bâtiments. Cette place forte est incendiée pendant la guerre de Cent ans, puis réparée, enfin transformée en habitation de plaisance par François Iᵉʳ et Henri II. Le château est agrandi sous Louis XIV qui l'occupe jusqu'en 1682, année où le roi se transporte, avec la cour, au palais de Versailles. A partir de cette période, mal entretenu, le château de Saint-Germain tombe peu à peu à l'abandon. Après des vissicitudes diverses, il est restauré par Napoléon III en 1862. Les additions du XVIIᵉ siècle sont supprimées et le château vieux reprend l'aspect qu'il avait au temps de la Renaissance. Pourquoi l'empereur l'a-t-il sauvé de la ruine ? Afin qu'il abrite, désormais, le musée des Antiquités nationales inauguré en 1867 par l'empereur lui-même.

L'intérêt porté par Napoléon III à l'histoire de Jules César et, partant, à celle de ses adversaires les Gaulois, est le motif qui emporta la décision. Napoléon III travaillait à son « Histoire de Jules César ». Il fit entreprendre des recherches sur le terrain de bataille d'Alésia. La salle XIII, la salle « historique » par excellence du musée, est consacrée tout entière à l'exposition des objets découverts au cours de ces fouilles et aux investigations relatives à l'histoire de la campagne des Gaules. Mais le musée tout entier renferme des pièces se rapportant non seulement à l'histoire, mais aussi à la préhistoire de notre pays. C'est dire que le nombre des salles est considérable : 34. Certaines de ces salles étant fermées et notre visite ne devant

durer qu'une heure et demie, nous ne verrons qu'une partie du musée : Les salles du 1ier étage, de l'entresol et du rez-de-chaussée.

M. Videau nous fait observer que la visite d'un musée est plus froide qu'une excursion sur les lieux; que celle de la vallée des Evoissons, près de Cempuis, par exemple, serait plus vivante, donc bien plus agréable. Voilà un but de promenade tout trouvé pour les Cempuisiens amateurs d'archéologie et de préhistoire ! Quand j'étais surveillant à l'O.P., M. Videau a emmené à Taussacq les élèves de l'Institution. Consentirait-il à y conduire, cette fois, un groupe d'anciens élèves ?

Mais revenons au musée de Saint-Germain et au commencement des commencements, c'est-à-dire quelque 550 à 600.000 ans avant l'ère chrétienne. Ici, quelques précisions sont nécessaires. On divise le passé le plus ancien de l'humanité en périodes de civilisation : paléolithique ou âge de la pierre ancienne; néolithique ou âge de la pierre récente; enfin, âge des métaux : cuivre, bronze et fer. Ce sont les salles concernant ces deux premières périodes, ainsi que la conquête de la Gaule par les Romains et la civilisation de la Gaule romaine qui retiendront notre attention.

Mais d'abord, au fond de la cour du château, nous remarquons un grand polissoir et une statue colossale de Mercure datant du Ier siècle. En pénétrant ensuite dans la salle I, nous sommes transportés très loin dans le temps, en pleine époque quaternaire. Il faut savoir que les industries humaines du Paléolithique ne peuvent être datées que par rapport aux phases glaciaires et interglaciaires établies par les géologues. A l'époque quaternaire, l'aspect de notre sol était très différent de ce qu'il est aujourd'hui. La Seine, à Paris, avait 6 km. de large. Montmartre et le Mont Valérien émergeaient comme des îles. Le grand glacier alpestre s'étendait jusqu'à Lyon. La série des espèces quaternaires comprend des animaux disparus, tels le mammouth et le rhinocéros à narines cloisonnées; d'autres qui ont changé d'habitat : l'hippopotame, le lion, le rhinocéros qui ne vivent plus qu'en Afrique; le tigre, caractéristique de la faune asiatique; et le renne qui a pour séjour actuel le nord de l'Europe et de l'Asie. Mais il existait aussi beaucoup d'animaux : le bœuf, le cheval, la chèvre, qui vivent encore sous nos climats. Pendant le quaternaire, on constate donc l'alternance de deux phases climatiques, l'une chaude, l'autre froide, caractérisées par des faunes distinctes mais au milieu desquelles vivaient déjà des hommes. Au centre de la salle, une vitrine, surmontée par une énorme tête de grand cerf, renferme des spécimens de cette faune : bœuf primitif, grand ours et tigre des cavernes, rhinocéros à narines cloisonnées, mâchoire inférieure d'un éléphant et défense d'un mammouth.

Comment l'homme, de tous les animaux physiquement le plus faible et le plus dépourvu de moyens naturels de défense, a-t-il pu subsister au milieu de tels ennemis ? Il le doit au développement progressif de son cerveau et à celui de ses facultés intellectuelles qui en est la conséquence. C'est ainsi qu'on distingue successivement, dans la philogénie de l'homme, les australopithèques, les préhominidés, les néanderthaliens, et enfin l'homo sapiens qui possède toutes les qualités des hommes actuels. A ces capacités nouvelles du cerveau ont correspondu les étapes du progrès technique. On constate, dès l'apparition de l'homo sapiens, diverses tendances raciales : mongoloïde, négroïde et race blanche avec le groupe de Cro-Magnon. Dans la vitrine 13, nous pouvons observer des moulages de crânes et de mâchoires de l'homme du Paléolithique.

Cet ancêtre est alors chasseur et pêcheur, donc nomade. Il ne connaît ni la domestication des animaux, ni la culture des céréales et des plantes textiles. Ses campements ne sont que des abris temporaires, cabanes de branchages et de peaux. Pour se protéger contre le froid de l'époque glaciaire et contre les fauves, il se réfugie dans des cavernes. Il n'habite, généralement, que l'entrée de la grotte, souvent aménagée et en partie obstruée par des blocs de pierres. Mais l'intérieur a été également fréquenté par l'homme qui, au Paléolithique supérieur, dispose de moyens d'éclairage, torches et godets de pierre dans lesquels brûle une mèche de fibres végétales baignant dans la graisse. Il recherche alors les passages les plus difficiles pour en faire le théâtre des cérémonies magiques où il demande, devant les images gravées ou peintes sur les parois, des chasses fructueuses et la multiplication des espèces animales nécessaires à l'entretien de son existence. Nous admirons — le mot n'est pas trop fort car l'homme du Paléolithique fut un remarquable artiste — des représentations de peintures, de bas-reliefs et de gravures ayant pour sujets des animaux, des hommes ou des femmes.

Dès son apparition, l'homme est nu, sans les armes et les outils des autres êtres : griffes, dents, cornes, ramures. Il cherche donc à dérober aux animaux leurs moyens de défense. Il se fabrique, aussi, des armes et des outils en utilisant les matières premières suivantes : pierres, os, bois de cervidés, ivoire, et au moyen de procédés qu'il perfectionne peu à peu. Nous pouvons voir, dans les vitrines, des échantillons de cet outillage et de cet armement : retouchoirs, ciseaux, lissoirs, godets à couleurs, étuis à fards et à aiguilles, racloirs, polissoirs, harpons, sagaies, molettes, meules, haches, massues, coups de poing, casse-tête, couteaux, burins, grattoirs, perçoirs, poinçons, pointes de flèches, marteaux, etc... Tous ces spécimens étant classés par époques, nous suivons l'évolution des industries du Paléolithique ancien, moyen et supérieur : industries à éclats, à bifaces (on enlève des écailles sur les deux faces de l'objet) et à lames. J'ai parlé, tout à l'heure du sens artistique très développé de l'homme des cavernes. Mais comment le peintre primitif obtient-il ses couleurs ? Il se sert d'oxyde de manganèse pour les noirs, d'oxyde de fer et d'ocre pour les rouges et les jaunes.

A la fin du Paléolithique, un adoucissement des conditions climatiques coïncidant avec l'assèchement de vastes régions, maintenant désertiques, amène une répartition nouvelle des êtres vivants à la surface de la terre. Le renne quitte notre pays et gagne les contrées arctiques. A sa place, on trouve le cerf, le chevreuil, le daim, le sanglier, le renard, la loutre, le castor et, parmi les grands bovidés, le bison et l'auroch qui disparaitront aux temps historiques. De nouveaux peuples, venus des bords de la Méditerranée, s'installent en Gaule, en empruntant les vallées fluviales. Ils transforment radicalement les modes de vie et les techniques. Ils savent polir la pierre sur toute sa surface. C'est pourquoi on désigne, parfois, cette nouvelle étape sous le nom d'âge de la pierre polie. Ils perfectionnent encore la hache dont le manche est un bras de levier perpendiculaire à son axe. L'humanité, nomade jusqu'ici, se fixe au sol. La pratique habituelle de l'agriculture, l'élevage des animaux domestiques, l'usage généralisé de la poterie sont les principaux témoins de cette révolution. On donne, à cette civilisation, le nom de néolithique. Un embryon de division du travail s'établit qui nécessite le commerce des objets produits par les différentes industries. En regardant les vitrines, nous avons un aperçu de l'ingéniosité de l'homme néolithique. Ces vitrines recèlent des trésors d'habileté : tranchets, pics, haches en pierre avec manche de bois, herminettes, houes, meules et broyeurs pour les grains, lames en silex, poinçons en os, poteries grossières, vases à provisions et à eau, jarres, gobelets, supports de vases.

L'homme doit maintenant protéger ses foyers, ses greniers, ses étables. Les villages sont donc fortifiés. A l'abri d'un rempart de palissades et d'un fossé, se groupent des cabanes à demi creusées dans le sol, aux murs d'argile et de branchages couverts de chaume et de feuillage. Parfois, les habitations sont élevées sur pilotis, au-dessus de l'eau : stations lacustres ou palafittes.

Cette période est caractérisée encore par de grands monuments funéraires : dolmens, allées couvertes, menhirs, cromlechs dont des maquettes nous donnent une reproduction. Dans ces tombes, près des morts, étaient déposés des objets leur ayant appartenu : haches, lances, scies, poignards, pointes de flèches, pendeloques, colliers, anneaux, disques, etc... Afin de les cacher, ces mégalithes étaient souvent recouverts d'un monticule de terre appelé tumulus. Les monuments mégalithiques de Bretagne sont décorés de gravures de caractère hiératique ou symbolique. Aux scènes de chasse des âges antérieurs succèdent des représentations de la vie religieuse et sociale : mariages, funérailles, avec l'image de la grande déesse des tombeaux. Les pasteurs et les agriculteurs n'ont plus l'imagination féconde des chasseurs de rennes. L'art est désormais intellectuel et schématique. Sculpteurs et graveurs ne représentent plus; ils stylisent, ils suggèrent. Le règne du géométrisme est commencé. Comme quoi, Picasso avec le cubisme et tous les peintres abstraits contemporains n'ont rien inventé.

Sautant plusieurs siècles, nous entrons dans la salle XIII consacrée à la conquête des Gaules. Faute de place, je ne conterai pas par le menu, comme le fit M. Videau, cette histoire passionnante de la résistance offerte par les Gaulois à l'envahisseur romain. La conquête dura huit ans, de 58 à 50 avant J.-C. Elle fut marquée par des revers et des succès de part et d'autre avant la prise d'Alésia. Au-dessus de la vitrine centrale, une série de moulages reproduisent la figure du vainqueur, Jules César. Le buste du camp Santo de Pise (Italie) est probablement le plus ressemblant avec ses traits et ses rides profondément accusés. Nous sommes encore plus mal renseignés sur Vercingétorix dont aucune sculpture, aucune peinture contemporaines ne nous ont conservé l'image. Par contre, nous pouvons voir une applique en bronze, découverte à Alésia, figurant un Gaulois mort, le torse nu, le bas du corps revêtu du long pantalon national; également une statue un peu fantaisiste de légionnaire romain, par Bartholdi; une grande maquette représentant le champ de bataille d'Alésia; des modèles aussi des travaux exécutés par les ingénieurs romains militaires devant Avaricum (Bourges) et Alésia (Alise Sainte-Reine, Côte-d'Or) en 52 avant J.-C.; enfin, une reconstitution du pont construit sur le Rhin par Jules César en 55 avant J.C. Les Romains étaient passés maîtres dans l'art du siège. Leurs lignes de défense comprenaient palissades, fossés, fascines, trous de loup, piquets et tours en bois. Avec leur discipline de fer, leur organisation méthodique, cet art leur assura finalement la supériorité. La bravoure des Gaulois, leur mépris de la mort furent insuffisants pour vaincre. Un exemple du courage de nos aïeux est donné par ce serment que chacun d'eux fit avant une bataille : « Que je ne sois jamais reçu sous mon toit domestique; que je ne revoie jamais mon vieux père, ni ma femme, ni mes enfants, si je ne traverse deux fois à cheval cette armée de César ». Mais Vercingétorix avait commis la faute mortelle d'abandonner sa tactique de harcèlement de l'ennemi. Vous connaissez la suite : il dut s'enfermer avec son armée dans la place forte d'Alésia sans espoir de secours; puis se rendre au général romain qui le fit égorger six ans plus tard.

La fin de notre visite est consacrée à la civilisation gallo-romaine dont nous admirons quelques produits : bornes milliaires et voies romaines, habitations avec chauffage central, temples, arcs de triomphe, bas-reliefs, poteries et fours, statuettes de toutes sortes, monnaies, objets d'ornement, clefs diverses, machines de guerre, etc...

Cette visite fut non seulement instructive mais intéressante aussi d'un bout à l'autre puisqu'en plaçant sous nos yeux des spécimens des techniques et du savoir-faire de nos ancêtres, elle satisfaisait notre curiosité à l'égard de nos origines. De plus, elle fut

cps n°40 5°série
page 11

commentée avec talent par M. Videau, spécialiste de ces questions, à qui je renouvelle, ici, les remerciements des participants à cette promenade, en particulier, et ceux de l'Association des Anciens Elèves, en général.

Jean-Jacques BARBIER.

RÉUNIONS DU COMITÉ

Réunion du 6 octobre 1953

La séance est ouverte à 19 heures.

Le compte rendu de la précédente réunion est adopté à l'unanimité.

Le secrétariat devra envoyer les circulaires pour la Réunion générale et la promenade à Saint-Germain.

Le restaurant Gaudoin est retenu pour notre déjeuner d'accueil aux jeunes sortants. La date est toujours fixée au 15 novembre. Le prix du repas demeure maintenu à 600 francs comme l'année précédente.

A l'occasion du mariage de deux camarades, le Comité vote un crédit de 2.000 francs pour offrir un cadeau.

Le Comité de lecture pour le « Cempuisien » est fixé au 15 octobre, à 18 h. 30.

Un secours de 5.000 francs est voté pour une camarade qui en a grand besoin.

Vigneron verra s'il y moyen d'avoir la Mairie du XIII[e] pour notre fête annuelle au début de mars.

Cette réunion ayant nécessité de longues discussions, la séance n'est levée qu'à 21 h. 20.

M. V.

Réunion générale du 11 octobre 1953

La séance est ouverte à 16 heures.

Henriette Tacnet préside cette réunion et excuse d'abord notre président Marande, malade ce jour-là.

Il y a peu de camarades dans la salle. Le secrétariat ayant fait son travail trop tard, le Comité n'a pu faire l'envoi des circulaires que quelques jours seulement avant la réunion. Ceci explique que nous soyons peu nombreux aujourd'hui.

L'ordre du jour propose le compte rendu moral. N'ayant rien rédigé par écrit, Vigneron retrace en quelques mots l'activité de l'Association depuis le début de l'année. Dans la discussion qui suit, Barbier parle plus précisément du « Cempuisien ». Ses observations seront publiées sous forme d'article dans le prochain numéro de notre bulletin.

Ensuite, quelques-uns dans l'assemblée, reprenant une suggestion de M. Contini, s'inquiètent du sort des anciens qui n'ont jamais ou ne donnent plus signe de vie. Henriette Tacnet propose à chacun d'écrire à partir des renseignements qu'il possède, même s'ils datent de plusieurs années, et, pour ne pas remonter « dans la nuit des temps », à partir des sortants de l'année 1914 par exemple.

M. Videau dit quelques mots sur ce que sera la promenade du 18 octobre à Saint-Germain. Les uns et les autres prennent rendez-vous selon les dispositions de la circulaire adressée aux membres de l'Association.

Le compte rendu financier présenté par notre dévouée trésorière prouve que la Caisse de secours de l'Association est en bonne santé.

Le Comité fera le nécessaire pour répartir, sous forme de dons, l'argent dont il est dépositaire.

Paulette Vidal a fait le travail nécessaire pour que notre banquet annuel d'accueil de la jeune promotion 1953 ait lieu chez Gaudoin le 15 novembre.

Le Comité commence déjà à se soucier de l'organisation de notre fête annuelle.

Cette réunion assez rapide est terminée à 17 h. 45.

M. V.

Réunion du 4 novembre 1953

Présents : Henriette Tacnet, Mireille Aubert, Barbier, Sirot, Dibusz, Andrée Le Blévec.

Excusés : Marande, Chaussard, Paulette Vidal, Vigneron, Paris, Angelvin, Chabrier.

La séance est ouverte à 19 h. 30.

Banquet : Nous procédons à la mise à jour des listes d'adresses.

Les grandes lignes de la circulaire concernant le déjeuner d'accueil des sortants sont mises au point : les adhésions seules seront demandées et Mireille Aubert percevra le coût des repas le jour du banquet; la Chorale se fera entendre et la journée se terminera par une sauterie animée par trois musiciens dont Mireille a pris l'accord.

Fête annuelle : Vigneron est désigné pour faire une démarche à la Mairie du XIII[e] de façon à retenir la salle pour le 6 mars.

Questions diverses : Un secours de 5.000 fr. destiné à une Cempuisienne malade actuellement est voté à l'unanimité.

Henriette Tacnet nous transmet des nouvelles de Cempuis qu'elle tient de Mlle Vacher : départs de surveillants, nouvelles nominations, décès, etc...

Henriette Tacnet réclame des articles pour la parution du 4[e] numéro du « Cempuisien » de 1953. La séance est levée à 20 h. 15.

A. LE BLÉVEC.

Réunion du 2 décembre 1953

Présents : Marande, Paulette Vidal, Dibusz, Mireille Aubert, Vigneron, Sirot, Henriette Tacnet.

La séance est ouverte à 19 h. 30 par notre président Marande.

Compte rendu financier du déjeuner du dimanche 15 novembre. — Mireille Aubert présente les comptes. L'Association, qui a invité les jeunes et différentes personnalités, participe volontiers aux frais pour plus de 16.000 francs. Notre trésorière nous informe que les cotisations rentrent moins facilement qu'il y a quelques mois.

Réunion générale annuelle. — Sur proposition de notre président, la date de cette réunion est fixée au 10 janvier. Déjà il faut envisager l'envoi des circulaires de façon à ce que les sociétaires aient le temps de retenir cette date pour leur Association.

L'ordre du jour est ainsi fixé :

1° Compte rendu moral 1953;
2° Compte rendu financier 1953;
3° Election 1/3 des membres du Comité;
4° Fête annuelle;
5° Questions diverses;
6° Paiment des cotisations.

Mireille Aubert rappelle encore que sur 450 adhérents, elle s'est vue obligée d'adresser un mandat à 300 retardataires pour le paiement des cotisations. Elle précise que peu de mandats sont revenus couverts.

Le Comité décide d'offrir une galette des Rois à l'issue de la Réunion générale.

Le principe d'une réunion de Comité est retenu pour le début de janvier.

Notre fête annuelle est définitivement fixée au 6 mars à la Mairie du XIII[e]. Vigneron fera les premières démarches.

Sur proposition de Henriette Tacnet, une réunion spécialement destinée à l'attribution des secours est fixée au mercredi 23. Vigneron fera le nécessaire pour convoquer le Comité et Mlle Beaujard, assistante sociale.

La séance est levée à 21 heures. M. V.

DANS LA FAMILLE CEMPUISIENNE

Mariages

Roger Thibaud, 81, Faubourg St-Antoine, à Paris, nous prie d'annoncer son mariage, qui eut lieu le 17 janvier 1953, avec Mlle Jacqueline Girardot.

Germaine Campérot, 165, rue Bérenger, à Colombes (Seine), est devenue Mme Laffargue et se promet de devenir sociétaire.

Naissances

Anne-Marie Jacob, fille de Robert et Simone (Cacherat), est née le 12 octobre 1953.

Bernard Morel, deuxième fils de Pierre et Emilienne, est né le 7 octobre 1953.

Catherine Reignier, troisième fille d'Odette et Daniel, est née le 10 août 1953.

François Massieu, deuxième enfant de Madame et Jean, est né le 15 décembre 1953.

Naissances à l'I.D.G.P. connues récemment

Hervé Calmy, le 12 avril 1952, parents instituteurs.

Armelle Henry, le 8 février 1953, parents instituteurs.

Martine Vallin, le 7 février 1953, parents instituteurs.

Marie-Claude Alasseur, le 2 avril 1953, parents surveillants.

France Tournemolle, le 5 juillet 1953, parents surveillants.

Compliments à tous ces jeunes parents.

Décès

M. Martial Legros, coiffeur à l'I.D.G.P., est décédé le 19 octobre 1953.

Césaire et Andrée Angelvin ont eu la douleur de perdre leur maman le 10 décembre 1953.

Nous faisant l'interprète de tous, nous adressons aux familles nos sincères condoléances.

Nouveaux Sociétaires

Membres actifs :

Granger Lucien, 8, rue Aubert, à Saint-Denis (Seine).

Descombes, Denise et Maurice, 67, rue St-Maur, Paris.

Milhem Marcel, 18, Allée du Sud, La Courneuve (Seine).

Membre honoraire :

Jegou Paul (frère de deux Cempuisiens), 52, avenue J.-B.-Clément, à Boulogne-sur-Seine (Seine).

Changements d'adresse

Robert Delpeux et Mme, 8, rue Thaïs, à Drancy (Seine).

Raymond Dusonchet et Mme, 8, rue du Pré-Saint-Gervais, à Pantin (Seine).

Odette Thomas, 69, avenue de Stalingrad, à Stains (Seine).

Henri et Mauricette Wolf, 24, rue de Belfort, Paris (11[e]).

Irénée Conjat, Cercle des Ingénieurs, à Verneuil (Oise).

René Monnier et Mme, 20, rue Pascal, Paris (5[e]).

Raymonde Loison, route de Chéronne, à Tuffe (Sarthe).

Mauricette Loeby, 17, Cité Jonas, Paris (13[e]).

Léon Leclère, A.A.E.A.T., G.E.O., caserne Valence, à Agen (Lot-et-Garonne).

Janine Manquat, 6, rue du Faubourg Saint-Denis, Paris.

M. Renault, 34, rue Deparcieux, Paris (14[e]).

Claude Veillard, soldat B.A. 146, à Reghaïa (Algérie).

Lucien Baudrelot, 2[e] hussards, service cuisine, Orléans (Loiret).

Rectification de la liste de la Promotion 1953

Guillemet Roger, 8, rue Victor-Hugo, à Bagnolet (Seine).

Kalschmidt René, 25, rue des Trois-Frères, à Paris (18[e]).

Vanderhoven Maurice, 15, rue Association, à Gennevilliers (Seine).

Daniel Guy, 28, rue des Tanneries, Paris (13[e]).

Destrem René, Villa Horizon, à Thirogny, (Seine-et-Marne).

Martin Jacques, Hospice St-Vincent de Paul, 74, avenue Denfert-Rochereau, Paris.

Mouchart J.-Claude, 8, rue Boinot, Paris (18[e]).

Le Poittevin Yvette, Château de Mussot, par La Charité-sur-Loire (Nièvre).

Morin Jean-Louis, Collège technique de garçons, à Vitry (Seine).

Avis

Le retard apporté à la sortie du 4[e] numéro de 1953 permet de vous signaler que, Marcel Marande s'étant démis de ses fonctions, c'est Roger Chabrier qui a été élu Président de l'Association. Les autres fonctions n'ont pas encore été attribuées et les noms et adresses des membres du Comité ne pourront être publiés que dans le 1[er] numéro de janvier 1954.

La Gérante : H. TACNET. Imp A. MONTOURCY, 4 bis, r Nobel (18[e])